

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges GOYAU

Les pacifiques

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 253-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les pacifiques

Jésus, projetant sur notre nature des lueurs divines, nous a marqué la nécessité d'être en lutte avec nous-mêmes : au for intime de toute âme fidèle, Jésus en personne, souvent vaincu, jamais lassé, dirige ce combat spirituel qui est la définition même de la vie. Mais les providentielles importunités de sa grâce sont d'autant plus odieuses aux vouloirs rebelles qu'elles se font plus charitablement pressantes ; haïssant Jésus en proportion de ses bontés, beaucoup d'hommes s'insurgent contre lui comme l'on s'insurge contre un gêneur. Jésus songeait à eux lorsqu'il se proclamait un objet de division, une pierre de scandale, et lorsqu'il disait imperturbablement : Je suis venu apporter la guerre, non la paix.

Artisan de guerre au fond de nous-mêmes, et sujet perpétuel de lutte dans la vie de l'humanité, que prétend-il signifier en faisant l'éloge de l'esprit de paix ? Et son rôle historique, un rôle de dix-neuf siècles, ne contredit-il pas cette parole ?

Il advient parfois à l'homme de perdre la paix en méditant sur la vie, soit qu'il essaie d'approfondir son devoir réel, soit qu'il caresse le mirage de l'idéal.

Cellule du vaste organisme social, je n'ai pas le droit de me désintéresser de l'existence de cet organisme, et je dois chaque jour préparer ma tâche du lendemain. Mais, d'un geste, Dieu peut détacher cette cellule et l'enlever à la société pour la rendre au limon ; je dois, chaque jour, être prêt pour l'éventuelle émigration du lendemain. D'une part, j'intercale dans l'universel tourbillon du travail social mon incessant essoufflement ; d'autre part, l'aléa même de la vie m'ordonne le recueillement. Je dois être tout à mon action, et je

ne dois pas, si je puis ainsi dire, en être plein. Nous avons chaque jour deux lendemains à envisager, dont l'un est probable et dont l'autre est possible ; et le premier, en général, fait perdre de vue le second ; et l'agitation du labeur coudoie négligemment, mais pas toujours impunément, l'espionnage de la mort. Sous l'impression de cette antinomie, l'âme éprouve parfois quelque malaise à s'unifier, elle se sent tirillée, incertaine, dispersée. Au fond de toute âme sérieusement chrétienne, il y a une Marthe et une Marie qui, souvent, se boudent l'une l'autre : une Marthe, ouvrière infatigable de l'effort humain ; une Marie, qui, pareille aux apôtres spectateurs de la transfiguration, aimerait la quiétude reposante du tête à tête avec Dieu. C'est en général par leurs querelles réciproques que la paix de l'âme est compromise. Mais Jésus les mit l'une et l'autre d'accord en acceptant de l'une un service et de l'autre un hommage ; ne raffinons pas plus que lui ; réconcilions ces deux moitiés de notre être dans un commun élan de confiance vers le Père, la confiance qui convient aux enfants de Dieu.

Jésus n'a point seulement en vue la paix avec nous ; il veut, aussi, la paix entre les hommes.

La science du dix-neuvième siècle, se raillant du nom de Jésus, propose aux adhésions humaines la doctrine de la lutte pour la vie. C'est la plus forte contradiction dont on ait jamais offusqué le christianisme. Dieu créa les biens de la terre pour la nourriture de tous les hommes, et cette doctrine, en faisant des biens de la terre l'enjeu des luttes économiques, les met à la merci exclusive des vainqueurs. Dieu fit les hommes frères, et cette doctrine les fait ennemis. Dieu les voulut pacifiques, elle les veut belliqueux. Elle prend le contre-pied du plan divin ; et cette étrange Providence, qui aurait suscité des vies humaines pour les faire lutter

entre elles, ressemblerait à ces tyrans qui se donnaient le spectacle de combats de gladiateurs. Tous les systèmes d'économie sociale qui érigent en principe l'oppression du faible par la liberté du fort sont un affront à ce mot du Christ : Bienheureux les pacifiques !

Jésus établit un rapport entre l'idée même de dignité humaine et l'idée de fraternité pacifique ; l'homme qui écrase un autre homme déchoit de son rang d'enfant de Dieu, et le seul titre de noblesse, dont il soit légitime de nous parer, ne nous demeure acquis que si notre conduite envers le reste de la famille humaine est une conduite chrétienne.

Prétendre appliquer à l'humanité la doctrine brutale et belliqueuse de la sélection des espèces et du *struggle for life*, c'est assimiler l'humanité à une espèce animale ; c'est effacer à demi, dans l'état civil de nos âmes, la paternité divine ; le mot de Jésus, qui réserve aux pacifiques le titre d'enfants de Dieu, nous est, à cet égard, le plus grave des avertissements.

Georges GOYAU.